

Exposition universelle de 1867 à Paris - Bayard défendant seul le pont du Garigliano.

Numéro d'inventaire : 1979.29984.18

Type de document : couverture de cahier

Éditeur : Olivier-Pinot (Epinal)

Imprimeur : Olivier-Pinot, Épinal

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1880 (vers)

Inscriptions :

- nom d'illustrateur inscrit : Anonyme

Description : Papier fin beige avec gravure n&b coloriée.

Mesures : hauteur : 200 mm ; largeur : 310 mm

Notes : Planche de 2 couvertures de cahier imprimées tête-bêche. Indice 18= Recto : 2 gravures en couleurs dans un cadre d'arabesques, représentant le "Pavillon de l'Empereur" et le "Caravansérail d'Égypte" / "Vues prises dans le Parc de l'Exposition Universelle de 1867 à Paris". Verso : gravure en couleurs avec texte explicatif : "Bayard défendant seul le pont du Garigliano (1510)". Olivier-Pinot édit. : de 1875 à 1888.

Mots-clés : Protège-cahiers, couvertures de cahiers

Histoire et mythologie

Filière : Élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 2

ill.

ill. en coul.

[illegible]

N. 8.



HISTOIRE DE FRANCE (1510)
Bayard défendant seul le pont du Carligliano.

Bayard était né en 1476 au château de ce nom, à 21 kilomètres de Grenoble. Son père, « évêque du diocèse de la ville », était un riche bourgeois, un homme de bien et de famille. « Mon enfant, lui disait-il, sera noble comme tes ancêtres, comme un duc, un seigneur qui fut toi à Poitiers aux pieds du roi Jean, comme ton bis-aïeul et ton aïeul, qui eurent la même sort, l'un à Azincourt, l'autre à Montliéry, et enfin comme ton père, qui fut couvert de blessures en défendant la patrie. » Bayard se souvint toujours des paroles du bon évêque. A dix-huit ans, il eut deux chevaux tués sous lui à Forqueville, hennis, mordés, indomptés, et, à dix-neuf ans, quatre, il était déjà le modèle du parfait chevalier, hennis, mordés, indomptés.

En 1510, sous le règne de Louis XII, dans le royaume de Naples, les Français furent cantonnés, par le marquis de Mandore, sur les bords fluviaux du Carigliano, où ils ne purent que mourir de faim. Mais obé, celui-ci résigna son commandement sur main du marquis de Saluces, qui le mourut retraits les Français de quartiers où la maladie les dévora. Ils gagnèrent Gênes, où les français furent attaqués à Molo di Gênes. La déroute fut complète : l'artillerie, les bagages, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Tout de honte ne fut-elle que par l'éprouve de Bayard qui se fendit seul un pont de Carleigau. « Comme un tigre échauffé il s'accrocha à la barrière du pont, et à coups de pique se défendit si bien que les Espagnols ne purent que dire et ne firent rien. Les Français, voyant que le pont ne se rompoit pas, se mirent à lancer cent hommes d'armes, et alors les Français forçèrent les Espagnols de rebrouler plus d'un grand mille. Mais comme les renforts arrivaient sans cesse aux ennemis, le bon chevalier dit à ses compagnons : « Messieurs, vous avez fait aujourd'hui d'avoir un grand succès, mais il ne faut pas se laisser aller à se vanter. Le pont est si grand qu'il ne fut tenu à bon et si commentèrent à se retirer au beau pas. Toujours était il bon chevalier le dernier, qui soutenait toute la charge, sur trois cheval épaiss timbre et Bayard fut pris. Comme il allait de se donner, les ennemis lui crièrent ses armes. Il se retourna et les Français se mirent à l'assaut, et les ennemis furent éblouis contre les Espagnols et purent à délivrer le chevalier Bayard.

